

L'orphelinat de la rue des Bordes, à Louhans

*Texte rédigé dans le cadre de mes chroniques « Patrimoine de Bresse »
parues les 8, 15 et 22 août 2025*

Les lieux et édifices présentés dans cette chronique sont issus de (re)découvertes faites au gré de mes déplacements et rencontres. Cette fois-ci, c'est un lieu qu'il m'a été proposé d'évoquer, suite à une sollicitation : « Tu sais qu'il y avait un orphelinat dans la rue des Bordes à Louhans ?

- Oui, j'en ai entendu parler, lors d'une « cueillette » pour l'écriture d'un récit de famille.

- L'une de mes proches l'a fréquenté. Elle a plus de 90 ans. Je vais te la présenter. »

Et me voici partie à Branges, par un après-midi de juin, à rencontrer Simone, en compagnie d'Edith.

Simone est rentrée à l'orphelinat au décès de sa maman, à l'âge de 3 ans, son père ne pouvant s'occuper des cinq enfants : « J'y suis restée jusqu'à l'âge de 16 ans. Nous étions vingt-deux filles dans un grand bâtiment avec une cour derrière où on s'amusait. Il y avait un gros arbre avec des hannetons : on jouait avec. C'était notre amusement, on n'avait rien d'autre.

On se levait à 7h et on allait à la messe dans la chapelle. Après c'était le petit-déjeuner, du café au lait avec des tartines, puis nous allions à l'école Stella, au Guidon, à pied en compagnie d'une sœur et l'on rentrait le midi manger à l'orphelinat. On allait à la messe tous les dimanches et aux vêpres, été comme hiver : c'était notre sortie. L'été, on allait à Châteaurenaud, ou à Bruailles, avec une charrette, pour monter à la corde et faire du trapèze sur un portique après le pont de chemin de fer.

Le lundi, on allait récupérer les invendus au marché : ce n'était pas la joie, mais c'était comme ça. Autrement, c'était une vie normale. Nous étions dix-huit dans un grand dortoir à l'étage et quatre autres étaient dans une chambre dont il fallait qu'elle cire le parquet.

J'ai fait ma première communion dans la chapelle, le 29 novembre 1937, avec l'abbé Boileau. Pour ma communion solennelle, ma grand-mère maternelle était venue à pied, de Frontenaud : elle m'avait emmenée me faire photographier. Ce sont des souvenirs que j'ai dans la tête.

Les sœurs sont toutes parties à Mâcon maintenant, mais il y avait Sœur Geneviève, la directrice ; Sœur Josèphe, qui préparait la soupe ; Sœur Marie-Louise, qui s'occupait de nous, nous gardait. Je me souviens que les sœurs nous emmenaient pour nous faire essayer des sabots, chez le marchand de chaussures Coulon. On avait un béret sur la tête, des sabots avec des chaussettes en laine qui montaient jusqu'aux genoux et une pèlerine qui nous tenait chaud.

On lavait notre linge dans deux grands bacs en ciment. Le dortoir n'était pas chauffé : heureusement que nous avions de bons édredons. Il y avait un grand lavabo pour faire notre toilette, à l'eau chaude, au robinet. On s'occupait des lapins des sœurs.



Pour Noël, on allait dans le bureau de la Supérieure et les plus petites avaient une poupée ou quelque chose. On nous donnait des cartons pour faire des maisons aussi. Le jeudi, lorsqu'il n'y avait pas d'école, quelqu'un venait nous apprendre la couture : on faisait des culottes, des petites chemises pour des gens de Louhans.

Pendant la guerre, lorsque la sirène sonnait, on nous levait et on nous mettait contre un mur pour nous protéger. On était heureuses, dans le fond, d'avoir ces gens qui s'occupaient de nous et nous donnaient à manger. Nous mangions, bien, dans un réfectoire avec deux grandes tables.

- Il existe toujours l'orphelinat ?

- Oui ! Tu sais où était la prison ? C'était le grand bâtiment à côté », me dit Simone.

Munie de cette information, et de celle de la présence d'une chapelle, je cherche... Tout d'abord du côté de la Sous-Préfecture, où il me semble avoir entendu parler d'une chapelle. Serait-ce la maison située au 15 de la rue ? Si l'orphelinat est toujours debout, ce doit être un bâtiment assez haut, car Simone m'a dit avoir vu, avec ses camarades, les flammes du bombardement ravageant Le Creusot en 1943 depuis le grenier.

En consultant l'ancien cadastre de Louhans datant de 1845, je trouve bien dans ce secteur une chapelle et une propriété appartenant à un curé, mais cet ensemble a été remplacé par l'actuelle Maison de l'État et Simone m'a dit : « C'était plus loin que la Sous-Préfecture. Tu sais, il y a des bureaux à la place maintenant. » Je ne dois pas chercher au bon endroit.

Sur le cadastre de 1845, la prison est située à la place de la Résidence des Tilleuls. Mais était-elle au même endroit un siècle plus tard ? Je me plonge alors dans l'ouvrage de Daniel Martin « Louhans et son canton sous la Seconde République et le Second Empire » pour trouver quelques éléments. Aurait-il également écrit quelque chose sur l'orphelinat au passage ?...

Un sous-chapitre est consacré à « L'accueil des orphelines », mentionnant la Maison de la Charité et les Dames de Saint-Maur ayant quitté la ville en 1882. Est également évoqué « l'orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul », des questions restant en suspens et sa localisation n'étant pas mentionnée.

Simone m'a dit que les religieuses qui s'occupaient d'elles n'étaient pas les mêmes que celles de l'Hôtel-Dieu, mais qu'elles possédaient une cornette que les orphelines amidonnaient, lavaient et faisaient sécher sur un fil. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul portent en effet la cornette et des sœurs de cette congrégation sont recensées encore en 1936 dans la rue des Bordes : Valentine Woelhré, supérieure, Marie Lagrange, Amélie Papin et Marie Louise Coudré.

Les choses se précisant, je me reporte aux lignes consacrées à la salle d'asile des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, où Daniel Martin évoque « l'idée de Sœur Sordet de faire don à la ville de sa propriété de la rue des Bordes », transfert de propriété effectué en 1856. Il évoque également « l'immeuble de l'ancienne gendarmerie ».

Reprenant le cadastre de 1845, je me mets à la recherche des biens de Sœur Sordet à cette époque : un jardin le long du canal de la Sâle et une maison dont le numéro me renvoie à l'ancienne gendarmerie.

Munie d'une copie de ce plan, me voilà rue des Bordes à chercher cet édifice que je situe à la place de la Maison départementale des Solidarités, au 23 : ce sont bien des bureaux maintenant, comme me l'a dit Simone. Existerait-il encore la chapelle ? Je m'engage dans l'impasse des Lorettes afin



d'accéder à l'arrière du bâtiment. Au lieu de chapelle et de la cour où jouaient Simone et ses amies d'infortune, des garages et des places de parking. Mince.

En levant la tête, à l'arrière des locaux abritant non pas les bureaux de la Maison des Solidarités, mais des logements, j'aperçois de hauts vitraux, certains marqués « IHS ». Je dois être au bon endroit, ce que confirmera Simone à Edith. Je cherchais une chapelle sous forme d'édifice, mais, en réécoutant notre échange, j'avais fait fausse route : « La chapelle existe toujours. J'ai voulu retourner la voir un jour, mais, arrivée en haut, c'était fermé. »



Adeline, Cueilleuse de mémoires